



THE WHO. Dans la rubrique «retour de groupe culte», voici The Who: treize ans après *Endless wire*, la formation de Pete Townshend et Roger Daltrey revient avec un disque baptisé *Who*. La sortie est prévue pour le 22 novembre. Ce douzième album studio comprendra 11 titres, dont *Ball and chain*, déjà disponible. www.thewho.com.



Tomas Wüthrich documente de manière sublime les Penans dans leur quotidien de chasseurs nomades depuis 2014. Et dans leur combat contre la déforestation de leur territoire. PHOTOS TOMAS WÜTHRICH

Paradis bientôt condamné

Le photographe fribourgeois **Tomas Wüthrich** publie *Doomed Paradise*, le fruit d'un reportage de longue haleine dans la forêt humide des Penans, sur l'île de Bornéo. Des images d'une force émotive et d'une beauté incroyable.

CHRISTOPHE DUTOIT

Il existe, sur l'île de Bornéo, une peuplade nomade qui vit dans la forêt humide, qui chasse à la sarbacane, qui mange des calaos ou des tortues de rivière et qui voit son territoire subir des déforestations massives au profit de plantations d'huile de palme. Il y a plus d'une trentaine d'années, les Penans ont déjà été mis en lumière par l'activiste et écologiste suisse Bruno Manser, disparu en Malaisie en 2000.

«Je suis allé voir les Penans la première fois pour un repor-

tage pour le magazine *Beobachter*.» Au milieu de ses images exposées au Kornhausforum de Berne, Tomas Wüthrich rigole de ce premier voyage, en 2014. «Au retour, le journaliste a dit: "Plus jamais ça!" Moi, au contraire, j'ai senti quelque chose. Alors, j'y suis retourné.»

Photographie sur le tard

Fils d'agriculteur de Chiètres, d'abord ébéniste, puis travailleur social, Tomas Wüthrich devient photographe professionnel sur le tard, à près de 30 ans. Très vite, ses images pour la *Berner Zeitung* gagnent des lauriers au Suisse Presse Photo. Dès 2007, il se lance en indépendant et collabore avec des magazines alémaniques, ainsi que pour *Géo*.

Le Fribourgeois retourne alors chez les Penans par le biais de la Fondation Bruno

Manser. Il se rend dans la forêt et rencontre Peng Megut, qui devient son «héros». Dès la première rencontre, le courant passe. Même si le chef de famille ne parle... que son dialecte.

En 2016, Tomas Wüthrich passe un mois sur place. «Au début, je prenais davantage de photographies "romantiques". Tu imagines des images dans ta tête: c'est comme ça que tu finis par les prendre...» Il prend notamment le cliché de ce singe mourant ou l'enterrement d'une vieille dame. Les liens se serrent.

Ces images d'une force émotive et d'une beauté incroyable ne tombent pas des arbres. «Là-bas, tout se passe très lentement. J'attends beaucoup. Et je vis vraiment avec les Penans. Je fais partie de la famille. Je dors avec eux, je mange avec eux.» Et, surtout, comme eux.

Au début, Tomas Wüthrich avoue s'être donné le style *Geo*, mais sans jamais faire poser les gens qu'il côtoie. «Enfin si, une ou deux fois quand même. Pour l'image de la barrière

(photo de droite), on a marché avec Peng Megut durant des heures. On était déjà venus à cet endroit, mais avec un grand ciel bleu, ce n'était pas pareil. Là, il pleuvait. Tout à coup, les deux étaient devant la barrière. Je leur ai dit de me regarder.» L'image devient iconique.

Depuis plusieurs décennies, les territoires des Penans sont victimes de déforestations massives. «En 2018, les défricheurs étaient vraiment très proches. Ils ont construit sans

«Tu imagines des images dans ta tête: c'est comme ça que tu finis par les prendre.»

TOMAS WÜTHRICH

autorisation une route pour venir avec leurs machines.»

Avec ses reportages, Tomas Wüthrich entend évidemment témoigner de cette situation intolérable. Sans omettre de montrer toutes les facettes de la vie des Penans, en s'éloignant de plus en plus de cette image romantique. Ainsi, il montre les

familles devant leur télévision – en train de regarder *Spider-man* (!) – ou assoupies avec les écouteurs de leur téléphone portable, le bras négligemment posé sur leur cochon domestique. Nous sommes bien au XXI^e siècle, même à Bornéo.

Dans combien de temps?

«La seule chose que je n'ai pas photographiée, c'est leurs armes. Elles sont illégales et je ne voulais pas les mettre en fâcheuse position.» Car les Penans chassent. Non seulement pour manger, mais aussi pour le commerce, à ciel ouvert, sur les marchés. Ils vendent, par exemple, des griffes d'ours malais, une espèce protégée. «Certains Penans ont

choisi de vendre leurs terres. Pour acheter des télévisions, des téléphones. Mais quand ces appareils sont foutus, ils n'ont plus d'argent pour les changer! Il faut mettre en place une véritable économie pour assurer leur survie.»

Du point de vue des ONG, on espère que les Penans puissent

être «défrayés» pour la sauvegarde de leur territoire. Comme des paiements directs. «Leur paradis est sans doute condamné. Dans combien de temps?»

Au-delà de son sublime livre et de son exposition, Tomas Wüthrich va poursuivre son reportage sur le long terme. «Udi va peut-être se marier. J'aimerais être là. Mais la prochaine étape est, d'abord, de leur donner ce livre. Car il leur appartient.»

Mais comment justifier d'imprimer un livre qui traite de déforestation? «Nous n'avons pas employé de papier, mais un mélange de fibres non végétales qui ne craignent pas l'humidité. Et tous les textes sont d'abord dans la langue des Penans. Car je l'ai fait pour eux.» ■

Tomas Wüthrich, *Doomed Paradise*, Scheidegger & Spiess, 160 pages (textes en penan, anglais et allemand)

Berne, Kornhausforum, exposition jusqu'au 12 octobre, www.tomaswuthrich.ch

NOTRE AVIS: ☒ ☒ ☒ ☒

LIVRES

Nathacha Appanah
LE CIEL PAR-DESSUS LE TOIT
Gallimard, 128 pages

NOTRE AVIS: ☒ ☒ ☒ ☒



LIVRES

Jean-Luc Coatalem
LA PART DU FILS
Stock, 272 pages

NOTRE AVIS: ☒ ☒ ☒ ☐



Un espoir, malgré tout

Loup, 17 ans, a fait une bêtise et se retrouve en prison. «En maison d'arrêt», plutôt. C'est le dernier épisode d'une histoire de famille cabossée, où il est question d'enfance traumatisée, d'une mère célibataire, de la rupture mère-fille, de ce garçon fragile qui «ne sait pas gérer son stress, tout simplement». A travers eux apparaissent «les chutés, les tombés, les mal nés, les accidentés» que Nathacha Appanah évoque avec une sincérité bouleversante.

Multirécompensée pour *Tropique de la violence*, paru en 2017 (elle a reçu quinze prix littéraires!) l'auteure mauricienne emprunte son titre à Verlaine: *Le ciel par-dessus le toit*, comme une ouverture, un espoir, comme un coin de bleu dans la grisaille. Ce dixième roman confirme que Nathacha Appanah occupe une place à part dans les lettres actuelles, avec sa manière toute personnelle d'avancer entre l'exigence littéraire, la prose poétique, le réel et l'émotion. Chaque phrase donne le sentiment d'être pesée à sa juste mesure, en évitant aussi bien la banalité que les excès de lyrisme. Ce bref roman est une merveille et l'on n'oubliera pas ces personnages réunis par cette rage de vivre: «Il faut bien en finir avec les belles paroles, les bons sentiments, les rêves doux, il faut bien, un jour, arracher à coups de dents sa place au monde.» **EB**

Sur les traces enfouies de ce grand-père déporté

Par ses reportages (il est rédacteur en chef adjoint du magazine *Géo*) comme par ses livres (près d'une vingtaine depuis *Zone tropicale* en 1988), Jean-Luc Coatalem a construit une œuvre voyageuse. Avec *La part du fils*, ce romancier errant, biographe de Segalen et de Gauguin, revient à sa Bretagne natale et à son histoire personnelle. Celle de son grand-père, ce Paol dont il ne sait pas grand-chose. Si ce n'est qu'il est mort en déportation en 1943, après avoir été arrêté par la Gestapo à la suite d'une dénonciation anonyme.

La part du fils se construit sur le silence familial qui entoure ce destin tragique. Jean-Luc Coatalem mène une «quête pour d'infimes particules que le temps avait dispersées». Il suit les rares traces qui ont traversé les années, du Finistère aux camps de Dora et de Bergen-Belsen, via Compiègne, Royallieu, Buchenwald... Sans pathos, ce roman poignant revient sur l'horreur absolue du XX^e siècle à travers une histoire intime douloureuse et le lien avec un père qui se tait. Un «travail de mémoire» où l'écrivain devient «le seul à tenter de risquer [sa] lampe torche dans le dédale des faits et les chausse-trapes des énigmes». **EB**

MUSIQUE

Pixies
BENEATH THE EYRIE
BMG

NOTRE AVIS: ☒ ☒ ☒ ☐



Pixies, une formule toujours aussi magique

Les Pixies ont de la ressource. Vendredi, le groupe de Boston a sorti son troisième album depuis sa renaissance, *Beneath the Eyrie*. «Le meilleur depuis les années 1990...» s'égosillent certains critiques. «Un retour aux sources», clament d'autres. Oui, sans doute. Sous ses airs mi-bourrus mi-hautains, Charles Thompson (ou Black Francis quand il incarne les Pixies) est clairement l'un des plus fins songwriters vivants. Et il n'en a rien cure du brouhaha qui entoure son groupe. Qu'on dise du bien ou du mal, lui écrit depuis 1986 des chansons rugueuses sur des rythmes dansants (*On graveyard hill*). Un modèle patenté qui influencera jusqu'à Nirvana. En effet, la formule est toujours magique: une basse ultramélodique, mixée au premier plan; une batterie métronomique; une guitare rythmique qui dit tout en trois accords; une seconde six cordes qui ajoute des fioritures entêtantes. Ajoutez-y des textes abstraits, pour ne pas dire carrément obscurs, et vous obtenez le son qui a fait la légende Pixies. Aujourd'hui, le quatuor est plus vivant que jamais. En douze titres, il étaye encore son stock de chansons parfaites, à l'image de *St. Nazaire* ou *Catfish Kate*. **CD**